

# RODENBACH INCONNU

Sous ce titre, M. Gustave Charlier, de l'Académie Royale, vient de faire paraître en brochure un article inséré l'été dernier dans « La Revue de l'Université de Bruxelles ». C'est une excellente étude où il s'est efforcé de combler une lacune de la biographie de *Georges Rodenbach* (Paris, Eug. Figuière, 1926).

En l'espèce, M. Charlier a voulu compléter ce que j'avais écrit dans mon livre sur la collaboration du poète du « Cofret » à un organe mensuel qui avait des relations étroites avec la rédaction du « Journal de Bruges », il y a quelque soixante-six ans. Il s'agit du Journal « Le Petit Touriste », tiré à cinquante exemplaires, non pas imprimés mais autographiés à Bruges pendant les années 1883 et 1884. Le seul renseignement important que j'avais donné à son sujet, était sa publication par le fils et les petites-filles de Caroline Popp (et non les filles de celle-ci, comme le croit M. Charlier) et qu'il avait donné des vers inédits d'Emile Verhaeren et de Georges Rodenbach. Comme référence, j'indiquais le n° de juillet 1883 de la « Jeune Belgique ».

M. Charlier a voulu en savoir plus long et il a dépouillé la collection du « Petit Touriste » (23 numéros) que possède la Bibliothèque Royale de Bruxelles. Il y a fait des découvertes intéressantes, notamment trois pièces de vers de Rodenbach que celui-ci n'a pas repris dans son œuvre et qui sont restées enfouies dans ce petit journal bien oublié aujourd'hui et dont les collections sont devenues rarissimes. M. Charlier les exhume dans sa brochure, notamment celle-ci que nous reproduisons avec son commentaire :

### TRES ANCIENS VERS

Triste et solitaire en ma chambre.  
J'écoute passer, par essais.  
Les souvenirs et les tocsins.  
Dans l'air glacial de Novembre.

Je me dis : « La vie. A quel bon.  
Sens un enfant, sans une femme ?  
Et je crois voir saigner mon âme  
Dans le rouge éclat du charbon.

Et ma tristesse multiple  
Les abatons que j'ai soufferts.  
Ma tristesse qui s'en va vers  
Les pauvres tombeaux qu'on oublie.

Oh ! tous les morts ! tous les absents !  
Je rallume aux caveaux leurs lampes.  
Je remets des drapeaux aux lampes  
Et sur les trépassés de l'encens.

Tous les oubliés, moi j'en rêve !  
Ainsi les vaisseaux qui s'en vont  
Dans la mer et le ciel profond  
Un marin les suit de la grève.

Avec un fraternel émoi  
Qui m'abuse comme un mensonge  
Aux morts, aux absents, moi je songe.  
Mais pas un seul ne pense à moi !

« N'est-il pas curieux de voir, dans ces vers encore mallables, doré la manière rappelle tantôt Coppée et tantôt Gautier, s'élancer déjà quelques-uns des thèmes mélancoliques que le poète développera plus tard avec une autre virtuosité ? Ils marquent, semble-t-il, une étape sur la route qui conduit des « Tristesses », à la « Jeunesse blanche ». Et à ce titre documentaire, ces quatrains, déjà très anciens, en 1884, méritaient peut-être d'être cités de l'oubli », écrit M. Charlier.

M. Charlier rappelle plus loin, dans son étude, qu'à la même époque, l'époque effervescente de la « Jeune Belgique », du banquet Camille Lemonnier, qui fut « La Pâque publique de notre renaissance littéraire » comme l'assuraient lui-même le héros de cette fête — c'est-à-dire pendant les saisons estivales de 1883 et de 1884, Emile Verhaeren et son ami Georges Rodenbach publièrent, d'abord à Ostende, puis à Blankenberge, un journal hebdomadaire, imprimé celui-là, « La Plage », qui vécut moins longtemps que « Le Petit Touriste ». « La Plage » collaborèrent, à côté de leurs directeurs, d'autres « Jeune Belgique », Max Waller, Iwan Gilkin, Albert Graud, Henri Maubel, Emie Van Arenbergh, Théo Hannon et Arthur James.

Pendant leur séjour à la mer, Georges Rodenbach et ses amis se rendaient souvent à Bruges où ils étaient les hôtes assidus de Caroline Popp et de la rédaction du « Journal de Bruges », plus celle du « Petit Touriste ». C'est ce qui explique sa collaboration à celui-ci, où l'on trouve non seulement de ses vers,

mais aussi un hommage à sa poésie, lors de la publication de son livre « La Mer élégante ». M. Charlier relève cette phrase dans son compte rendu ; dans le n° de décembre 1883 : définissant Rodenbach comme « le poète dont les vers, dans leur ravissante mondanité, portent leur rime comme un gardénia à la boutonnière ».

En dehors d'écrivains connus, « Le Petit Touriste » comptait des collaborateurs qui signaient leurs articles de pseudonymes aussi fantaisistes que : « Mis Stral », « Paternes », « Arabi », « René », voire « Flanoche », pseudonyme du rédacteur en chef. Je ne crois pas que M. Charlier sache les noms que ces pseudonymes recouvrent. Il y a quelques années, une des petites-filles de Caroline Popp, Mme Flore Masui, aujourd'hui décédée, voulut bien, dans une lettre, me dévoiler leur identité : « C'est mon père, Adolphe Popp, fils de Caroline Popp, directrice et fondatrice du « Journal de Bruges », mécrivit-elle, qui a fondé, comme président de la société « Les Petits Touristes », le petit journal « Le Petit Touriste » ainsi que les statuts de la société. Et ce sont mes sœurs Marguerite Popp (Mme Léon Dommartin), Cézarine Popp (Mme Henri Cassiers) et Rosa Popp (Mme Van den Broeck) qui se sont occupées aussi de la rédaction du journal, ayant comme rédacteur en chef « Flanoche », pseudonyme de M. l'ingénieur Jans Van Drunen, ancien recteur de l'Université de Bruxelles (donc ancien collègue de M. Charlier à cette université).

« Tehirp-Tehirp » — Marguerite et Cézarine Popp.

« Mis Stral » — Rosa Popp.

« Paternes » — Adolphe Popp.

« Arabi » et « René » — Julien Van den Broeck.

« Petit Touriste » — Adolphe Popp.

« Fable moderne », la pièce de vers de Georges Rodenbach, parue dans le n° de juin 1884, du « Petit Touriste », et dédiée

« à ma petite amie Flore », que M. Charlier mentionne également, avait été écrite spécialement pour ma correspondante : « Georges Rodenbach m'avait appris à dire ces vers et lors d'une grande soirée littéraire, je les ai récités », m'écrivit-elle. Le manuscrit s'est détruit de lui-même, ajoute-t-elle. Etant gamine, j'étais si fière qu'un poète m'eût écrit des vers que je les ai relus et fait lire si souvent, qu'il n'est resté qu'un chiffon de papier, qui a disparu ! ».

Le dernier numéro du « Petit Touriste », celui de novembre 1884, fut tout à fait remarquable. Il contenait entre autres articles, une très curieuse lettre de Félicien Rops, illustrée d'un dessin inédit reproduisant les traits d'une « belle et honnête dame », au dire de l'auteur lui-même, qui ajoute : « une femme réservée, presque sinistre, habillée comme une buceuse d'absinthe » avec laquelle il avait voyagé récemment en train. Son attitude énigmatique lui avait inspiré non seulement le sus-dit dessin mais aussi un sonnet qu'il envoyait au « Petit Touriste », sonnet fort bien tourné que nous imprimons ci-dessous, et qui plus peut-être que les vers de Rodenbach que nous avons cités mérite d'être sauvé de l'oubli et je ne serais pas étonné d'apprendre que M. Charlier soit de mon avis :

### RENCONTRE

Est-ce le cygne antique, est-ce l'ange chrétien  
Qui, volant près de toi dans la nuit solennelle,  
A tressé sur ton cou la blancheur de son aile,  
Comme à l'air tout ensemble aseptique et païen ?

L'inextinguible feu de l'amour ancien  
Brûle inappétamment au fond de la prunelle.  
Et brûlant deat de la splendeur charnelle,  
S'amortit aux contours de ton chaste maintien.

Quel souvenir des Cieux, ô fille de la Terre,  
A ta grâce robuste unit ce charme austère  
Et d'un parfum élastique entoure ta beauté ?

« Quel précoce dégoût de nos plaisirs mortués ?  
« Quel mépris de l'amour où quel oubli des roses ?  
« Sœur de Sainte Thérèse et sœur de la Phrynie !

Pierre MAES.

## Chronique de Londres

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

Londres, le 10 janvier 1950.

En scrutant l'autre jour le *Foreign Office List*, le livret officiel qui donne les noms et un résumé des carrières de tous les fonctionnaires anglais qui travaillent dans les services diplomatiques et consulaires, j'ai été étonné de voir le nombre de nos diplomates qui avaient été élevés dans un *public school*, malgré la démocratisation de ce service que M. Bevin, le ministre socialiste, qui a quitté l'école à l'âge de 14 ans, préside encore. En regardant aussi les listes des avocats, des avoués, et de *clergyman*, j'ai constaté que l'éclat prédominant de ces professions porte aussi le cachet *public school*.

Au fond, *public school* ne signifie point école publique ; c'est plutôt école privée. Parmi les noms de quelques-unes de ces écoles, on connaît dans le monde anglo-saxon ceux des noms de Smith, ou Jones, ou Brown. Les écrivains de scénarios à Hollywood ne cessent pas d'imaginer les aventures d'un jeune Américain qui a le malheur, par exemple, de poursuivre ses études à Eton. Winston Churchill, ancien élève, ne manque jamais, une fois par an, d'assister à une réunion à Harrow. L'école de Rugby a donné le Rugby-football au monde, et est immortalisée par le livre classique de Matthew Arnold, le poète victorien, « Tom Brown's Schooldays ». Peu d'élèves anglais n'ont pas lu ce livre. L'école Wellington a la réputation de fournir la plupart des élèves qui se présentent aux examens d'officier à l'Armée de Terre.

Dans le monde politique, le cachet *public school* est toujours très important. La plupart des anciens ministres conservateurs ont été élevés dans l'une ou l'autre de ces écoles exclusives. Et parmi nos ministres socialistes qui ont eu la même chance figurent des noms éminents tels que ceux de M. Attlee et Sir Stafford Cripps. Avant la guerre, M.

Baldwin se vantait d'avoir dans son ministère pas moins de six ministres qui avaient été élevés à Harrow.

Tout ceci vous démontre que, pour bien comprendre la mentalité anglaise, il faut essayer aussi de comprendre le rôle important que les *public schools* jouaient autrefois, et jouent encore jusqu'à un certain point, dans ce pays qui garde une fidélité parfois presque absurde à ses traditions. Qu'est-ce donc un *public school* anglais ? Pour trouver la réponse il faut chercher les origines dans l'esprit anglais à l'époque de la reine Victoria. Les *public schools*, qui ont presque tous débuté ou furent régénérés au dix-neuvième siècle, ne prétendaient pas donner à leurs élèves une éducation. Ils visaient plutôt à former des champs fertiles pour la formation du caractère et de la personnalité. La discipline y était sévère. Dans quelques écoles, par exemple, les grands élèves ont encore le droit de châtier corporellement avec une canne les petits — ce qui effraie les éducateurs américains et scandinaves qui viennent nous rendre visite. La règle, les jours — doivent être des jours de jeûnes non-payés pour les grands. Les jeunes acceptent ce système servile, sachant que plus tard ils jouiront aussi des mêmes privilèges. De plus, les traditions sportives de l'Angleterre ont été développées dans les *public schools*, où la participation active à un sport quelconque est depuis longtemps obligatoire et où un grand élève est plutôt admiré pour sa proesse aux jeux qu'aux examens. Le sentiment religieux y est aussi extrêmement cultivé. La présence aux cérémonies du culte religieux, tenu tous les jours dans la chapelle de l'école, est obligatoire. Dans les études suivies, la tendance est encore d'insister sur des connaissances gréco-latines. Le but général des écoles a été de former un homme dans lequel la tradition classique et chrétienne soit fortement inculquée et chez qui les sentiments patriotiques sont fort développés.